

Depuis un an, des conteurs anonymes du troisième âge évoquent leur vie dans un spectacle.

Catala envoyé spécial

Que reste-t-il d'une vie? Des bribes qui suscitent l'enthousiasme, la curiosité, les larmes. Depuis plus d'un an, des gens nés avant 1933 en racontent l'essentiel. Didier Ruiz, le metteur en scène de la Compagnie des hommes, est allé chercher ces conteurs dans des clubs du troisième âge, des maisons de retraite. Son spectacle, *Dale Reuennos (Je pense à vous)*, tourne de ville en ville. Il a «accouchés» de vieux messieurs et de vieilles dames de Béziers, Paris XIX^e, Rouen, Calais... Ce week-end, c'est au tour de Bonneuil-sur-Marne. Ils montent sur scène, se souviennent, et même si, parfois, leur mémoire fait défaut, leurs histoires résonnent. Souvent traversées par l'Histoire. Et, sauf l'accent, rarement réduite aux particularismes locaux.

«Encore». Assis sur des chaises, à la lumière, ils se lèvent chacun leur tour pour raconter. Esquissent un pas de danse, entament une ritournelle. On croirait voir une grand-mère filocher ses souvenirs, un pépé broder sur les histoires de «quand il était petit». Didier Ruiz: «On a envie de dire encore.» Ce qu'il reste de leur vie, ce sont, d'abord, des objets posés sur une table. Un canard vert en porcelaine, offert par le petit frère mort de la tuberculose à 17 ans, la dent de lait de la petite, l'emblème de l'Hispano-Suiza (voiture des années 30). Enfin, une tirelire pour ces jumeaux rouennais qui ne se sont pas concertés: en forme de paysan normand pour Georges. Pour Eugène, la même tirelire, en femme.

Leur vie, passée au tamis. Bien sûr, la guerre 39-45 est là pour Giselle. Ce jour-là, elle s'est arrêtée, heureusement, manger une tarte aux pommes chez des voisins. Quand elle est ressortie, elle a entendu des avions... Les Anglais se sont trompés... Il ne restait rien de sa maison. Sa grande sœur était déjà morte sous les bombes. «Dans les décombres, mon père a retrouvé ma poupée, j'étais très contente.» Les destructions, mais aussi le soldat allemand qui partage le chocolat avec Thérèse, malgré le refus de sa mère. Il se met à parler de ses filles à lui, les larmes lui viennent. Collectés au fil des spectacles, ces petits trésors de famille atteignent l'universel.

Cette famille avait décidé de garder une boîte de sardines pour fêter la fin de la guerre. Le père est emmené à la Gestapo. La mère lui apporte la boîte. Il ne la recevra jamais. Juliette a résumé: «Ça m'a appris qu'il ne faut jamais attendre.» Henri croyait son père mort au combat. Plusieurs années après la guerre, il participe à un jeu radiophonique. Le téléphone sonne à son travail: «Allô, Henri, c'est papa.» Son père l'appelait d'Israël où il avait refait sa vie. Massé raconte ses allers-retours en zone libre pour collecter de l'argent pour cette concierge qui a accueilli des enfants juifs, que les voisins dénoncent finalement. Ginette joue aux Indiens. Son frère l'attache sur une chaise. Encore les bombes. La sirène sonne. Tout le monde descend à la cave. Sauf elle, que personne ne détache. Ginette: «J'ai eu la peur de ma vie.»

Ils se souviennent aussi des belles choses. Maria et Pépé, son fiancé: «On s'aimait



À Calais, le 7 mars, des acteurs improvisés pour la Compagnie des hommes.

Sur scène, se souvenir des vieilles choses

beaucoup d'amour, on se touchait avec les doigts.» Renée, une dame aveugle, décrit son premier émoi amoureux et ce poème qu'elle troue, la nuit, en braille, loin de la chambre de ses parents pour qu'ils n'entendent pas. Ces petites sœurs bretonnes gardent les vaches. Elles s'amusent à faire la classe en donnant des noms aux fougères.

«Bistouilles». Il y a les ritournelles oubliées. Les premiers poèmes, les odeurs. Ça sent la poudre de riz qu'elles piquaient à leur mère. Ça pue la «histouille», le café du dimanche, allongé avec tout l'alcool qu'on trouvait. «A la fin, il ne restait plus de café.» Les histoires évoquent tous les combats. René a apporté son écharpe rouge. Il se revoltait du métro le jour de la tragédie de Charonne. Il était de toutes les manif.

Leur mémoire flanchouille. À Calais, Ginette distribuait des tracts en faveur des époux Rosenberg. Elle ne se sait plus bien pourquoi. André n'a plus de mémoire du tout. Il reçoit un bulletin de la météo marine. Un soir, il glisse, hilare, avant d'entrer en scène: «Ce soir, je vais leur faire un avis de grosse mer.»

Ce spectacle, c'est aussi ce qu'on laisse de côté. Petits secrets de famille, histoires trop intimes ou très graves. Ruiz garde ces «chutes» sur des cahiers. L'oncle qui, en captivité en Allemagne, découvre la mort de sa fille en dépliant un vieux journal et décide de s'échapper de son camp de prisonniers à pied. Ce père, buveur invétéré, dont la famille redoutait le retour nocturne, car tout le monde «ramassait». Cette femme, d'origine portugaise, évoquant sur scène les napperons en papier qu'elle posait sur les «meubles» à Noël. Hors scène, sa vérité: «En fait, nous étions trop pauvres, nous n'avions pas des meubles, mais des caquets.» À l'école, on s'est trop moqué d'elle. Il y a aussi le premier baiser. Sur scène, elle dit qu'elle n'a pas aimé. En réalité, elle revient chez elle, dit que le garçon lui «a mis la langue». Sa mère l'a grondée.

Sur scène, un projecteur fait défiler des photos d'eux, dans leur dos. Ils sont jeunes, beaux. Avant la fin du spectacle, ils égrenent les noms de ceux qui ont le plus compté pour eux dans leur vie. Les spectateurs ne le savent pas. Ils croient qu'ils récitent le nom de leurs morts.

DIDIER ARNAUD

Le 24 mai à 20 h 30, le 25 à 16 heures à la salle Gérard-Philipe, Bonneuil-sur-Marne.